

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 5

Artikel: Bredy
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185125>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

recrue nouvelle pour la troupe des petits vagabonds, car ceux-ci sont habiles à pratiquer la corruption. On ne songe d'abord qu'à jouer, qu'à s'amuser, puis l'on passe bientôt à des distractions moins innocentes. Il faut les voir, les vêtements, les cheveux en désordre, le visage et les mains souillés de boue, s'agitant, criant, passant des jeux aux disputes et aux batailles, ou bien se réunissant à la chute du jour, alors que la faim se fait sentir, et formant leurs complots pour dévaliser les étalages des fruitiers et des marchands de comestibles.

Après l'âge de dix ans, ils ont d'autres besoins et commencent à exercer d'autres industries. Ils ont pris l'habitude de la vie nomade et ils y persistent, demandant leur nourriture et leurs plaisirs au hasard des rencontres et des aventures. Le soir, on les trouve, garçons et filles de douze à quinze ans, aux abords des théâtres des faubourgs, devant les guichets, prenant rang dans les queues qui se forment et vendant leur place pour quelques centimes aux spectateurs attardés. Ils entrent ensuite chez le marchand de vin où ils dépensent ce qu'ils ont gagné. Vous les retrouvez à la fin du spectacle ; de petits groupes se forment ; l'heure est avancée, les petits vagabonds se consultent. Ceux qui ne sont pas entièrement affranchis de l'autorité paternelle et redoutent une correction méritée, se demandent s'ils oseront rentrer au logis à une heure si tardive. On s'interroge, on délibère.

— Que faites-vous ? dit l'un d'eux. Il est trop tard ; moi je découche.

— Eh bien ! moi aussi, nous découchons.

Et les voilà cherchant un gîte pour la nuit. Les prévoyants se sont réservé vingt centimes pour avoir le droit d'entrer dans un de ces garnis infects qui leur offrira un abri. Les autres se glissent sous une porte cochère, dans un escalier, dans une voiture stationnant sur la voie ; ou bien ils franchissent les fortifications et se réfugient dans les carrières et fours à plâtre où la police fait de temps à autre des razzias. Le matin, en rentrant à Paris, ils s'arrêtent devant les casernes, où les soldats, qui ont bon cœur, ont toujours une gamelle de soupe ou un morceau de pain à leur offrir. Cette journée ainsi commencée se passe comme la précédente et ces petits fugitifs du foyer domestique restent ainsi trois ou quatre semaines sans reparaître au logis. « J'ai vu, dit M. Robin, nombre de ces enfants qui ont renouvelé périodiquement cette vie d'aventures, jusqu'à ce que les parents, lassés et à bout de patience, les ont laissés aux mains de la justice. »

Bredy.

— Que diablio avâi-tou tant à ruailâ hier à né pè lo cabaret ?

— L'est cé blagueu dè Bredy, qu'est adé lo mémo, que no contâvè qu'on iadzo on espèce d'ambassadeu étai venu pè châotré avoué on nègre, nâi coumeint on petou, et que stu nègre se trovâvè à

'na pinta, iô desâi gaillâ dè mau dâo canton dè Vaud et dè la Suisse. Adon Bredy que lâi sè trovâvè assebin, no fâ : Quand y'é cein oïu, melebâogro ! n'é fê ni ion, ni dou; t'é accrotsi mon nègre, onna man su lo cotson et l'autra su la gardietta, que l'é serrâ, que l'est venu asse blian qu'on pana-man.

Adon ne no sein ti met à recâffâ dè cein que son nègre étai venu tot blian, et Bredy s'est met d'n'a colère que volliâvè tot frésâ, que cein no fasâi adé mé épouffâ; et pi mon gaillâ s'est met-te pas à m'insurtâ, que n'avé portant pas mé rizu què lè z'autro; mâ ne mè su pas laissi tot derè et ma fâi de 'na réson à l'autra, on s'est tot de què brav'hommo.

— Porquiè lâi as-tou pas bailli 'na ramenâïe, à cé bougро dè mina-mor ?

— Oh câise-tè : y 'avé dza la man lévâïe po lâi appliquâ mon pâ cauquïe pâ; mâ on m'a ratenu.

La Providence.

(Fin.)

— Mon ami, dit la jeune femme, qui s'était empressée de faire un peu de toilette, tu m'as appellée ?

— C'est ma femme, monsieur, dit l'artiste, en la présentant au vieillard.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria aussitôt celui-ci avec joie. Par-dessus-moi, madame, mais ces traits, en effet...

— Sont presque ceux de votre photographie, et c'était là l'espérance dont je vous parlais.

— Que veut dire cela ? fit Marie étonnée, et pourquoi m'avez-vous fait venir ?

— Pour faire ton portrait, répondit Adrien en riant, monsieur vient me le demander.

— Mon portrait et pour qui ?

— Tout ceci, madame, est en effet une énigme pour vous, dit le vieillard ; permettez-moi de vous l'expliquer.

— Il répéta alors ce qu'il avait dit à l'artiste et termina son récit en disant avec quelque anxiété :

— Voulez-vous vous prêter à l'essai que nous allons faire ?

— Je serai heureuse, monsieur, d'y être pour quelque chose, répondit-elle gracieusement.

— Alors, ne perdons pas de temps. Vous avez là une toile prête sans doute pour un autre tableau ; voulez-vous qu'elle serve à celui que nous allons faire ?

— Doucement ! dit Adrien, n'allons pas si vite : la toile n'a pas la dimension voulue, ma palette n'est pas préparée pour un portrait, ma femme n'a pas une toilette en harmonie avec celle de votre photographie ; tout cela ne peut s'improviser.

— Vous avez raison, je suis un vieux fou ; mais que voulez-vous ? je l'aimais tant, et vous avez éveillé en moi un espoir si doux !

— Y a-t-il longtemps, monsieur, que vous avez perdu cette compagne si chère ? lui demanda la jeune femme.

— Un an à peine ; et, depuis lors, je ne vis que de souvenirs et ne me trouve bien nulle part. Nous habitons une délicieuse villa sur les bords du Tibre, près de Rome. Tout y semblait réuni pour notre bonheur, lorsqu'une crise imprévue et soudaine me l'a enlevée. Depuis lors, ne pouvant supporter ma solitude, j'ai successivement visité l'Italie, l'Allemagne, Londres et enfin Paris, cherchant toujours, non une félicité disparue, mais la distraction, le bruit, le mouvement. J'avais toujours sur moi cette image, qu'il m'était doux de contempler, malgré ses imperfections, lorsqu'en visitant l'exposition, l'idée m'est venue de la faire reproduire...